

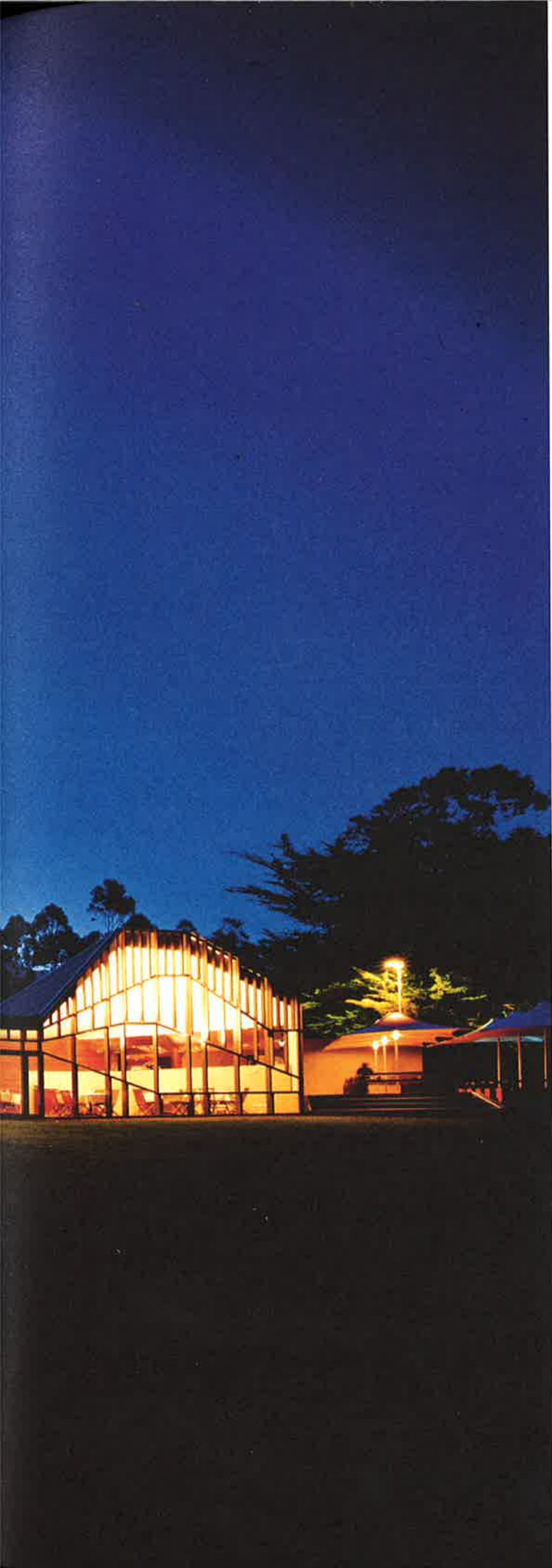
E MOOK
UTREMENT



LA VILLE
CRÉATRICE DE
RESSOURCES



L'ENJEU DURABLE,
C'EST L'EXISTANT!



Terroir est un cas rare d'agence d'architecture qui opère à la fois en Australie et en Europe, ce qui donne aux trois associés (Scott Balmforth, Gerard Reinmuth et Richard Blyth) une perspective critique sur les différentes cultures du développement durable. Rencontre avec Gerard Reinmuth, qui n'aime pas le shopping bio ni les normes HQE...

Le nom de votre agence, Terroir (en français), suggère une relation fondatrice au paysage, une épaisseur aux ressources spécifiques.

C'est une question fondatrice pour toute architecture qui doit assumer une position dans un contexte préexistant. La notion même de ressource doit être entendue dans un sens beaucoup plus large que ce que nous en comprenons aujourd'hui. Le débat sur l'architecture durable vient à peine de s'extraire du paradigme qui voulait que la maîtrise des énergies mobilisées par un bâtiment soit le seul problème à résoudre, alors que nous savons tous que l'énergie dépensée pour construire est une part considérable de l'équation générale. Les ressources ne peuvent pas seulement être le charbon ou l'eau, mais doivent aussi être reconnues parmi les éléments qui constituent notre environnement déjà bâti. Et ces ressources n'ont pas seulement une valeur mathématique dans les calculs de dépense de carbone, elles ont une valeur culturelle pour la société. C'est de ce raisonnement que provient le choix du nom de notre agence, pour exprimer clairement que la pratique du projet n'est pas la poursuite de la nouveauté formelle, mais la recherche de réponse appropriée au site, grâce aux ressources que chaque contexte nous procure.

L'Australie est un continent en soi. Est-ce une condition qui est propice à une meilleure intelligence des échelles et de l'usage des ressources? Est-ce dans le sens d'une modestie ou d'une vision maximaliste?

Curieusement, l'échelle de l'Australie ne se reporte pas particulièrement dans l'approche architecturale, car 90 % de la population est concentrée dans les villes principales qui sont



là, donc ma mission est de vous garder!» Ainsi notre approche a consisté à concevoir des extensions pour des bâtiments qui sont, il faut le reconnaître, laids. Là où la plupart des architectes proposeraient une démolition, nous essayons d'élaborer une nouvelle «esthétique de la durabilité»: prendre les choses dans l'état pour les transformer, les détourner, les reconfigurer, afin d'intensifier les expériences possibles. Nous explorons l'idée d'étrangeté, en poussant tous les paramètres aux extrêmes, pour créer un état d'incertitude entre modestie et hypertrophie. De là vient notre prédilection pour les figures d'extension par les toits qui viennent habiller des bâtiments existant et se prolonger en extension, pour réinventer un paysage là où les conditions urbaines étaient faibles. Nous appelons ce type de stratégies du «tango architectural». L'existant est la danseuse qui reste immobile, tandis que l'extension (le danseur) prend l'initiative du mouvement.

Vous avez réalisé plusieurs projets d'observatoires ou de bâtiments culturels dans des parcs naturels. Dans quelle mesure engagent-ils un nouveau rapport à la protection de la nature, puisqu'après ces constructions très démonstratives, on se retrouve dans le monde sauvage? Des projets qui dessinent une distance acceptable entre deux mondes?

Nous réfléchissons beaucoup à cette idée de marquer la limite de la civilisation, une sorte de frontière invisible que nous décrivons légèrement, portés par un besoin de repousser toute tentation de continuer à construire au-delà. Nous aimons penser aux marsupiaux australiens: la nuit, vous pouvez voir leurs yeux brillants au sommet des arbres qui observent tout. Nous aimerions que ces bâtiments arrivent à les imiter. Dans le cas de Peppermint Bay, l'image concept du projet est tirée du *Petit Prince* de Saint-Exupéry: l'éléphant avalé par un chapeau. L'échelle du paysage environnant est telle qu'il paraissait évi-

dent d'exagérer les proportions du bâtiment jusqu'à retrouver une position dans le site. Ce programme touristique est un seuil d'accès pour la découverte des paysages de la Tasmanie pour ceux qui viennent visiter l'île. Il s'agit à la fois d'annoncer ce paysage et de s'ouvrir sur lui.

Vous enseignez également à Sydney et Melbourne: quels enjeux environnementaux caractérisent ces métropoles d'Australie?

À Sydney, il nous paraît évident que l'enjeu de durabilité se situe d'abord dans le champ culturel. Nous nous concentrons cette année sur la réhabilitation du centre de détention des migrants illégaux. Ce lieu est en fait une geôle sinistre où ils sont maltraités comme des criminels plutôt que comme des réfugiés potentiels. Nous demandons aux étudiants de faire des propositions pour que ces bâtiments soient à la fois conservés et repensés, pour qu'il accueille correctement ceux qui s'y retrouvent. Les dynamiques culturelles et sociales d'usage d'un lieu permettent de conceptualiser tout espace. Mais en même temps, cela signifie que chaque espace est très différent et que chaque projet doit être différent. Il doit rester ouvert à l'influence de toutes les circonstances, des lieux et des individus qui traversent le projet. Le processus est nécessaire au produit fini. Le processus est tout. Et en même temps, le bâtiment doit avoir une qualité autonome. Cette rencontre entre architecture durable et programmation socioculturelle est un enjeu fondateur pour la pensée durable, qui ne peut se contenter d'être un effort technique d'ajustement des performances énergétiques des objets.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARC ARMENGAUD

Là où la plupart des architectes proposeraient une démolition, nous essayons d'élaborer une nouvelle « esthétique de la durabilité ».

positionnées sur les franges côtières. Malgré la dimension gigantesque de l'Australie, il y a très peu de gens qui vivent à plus de 200 kilomètres des côtes. Cela dit, l'expérience de l'immensité de la nature et des violences qui lui sont faites contribue peut-être à ce que, dans la vie de tous les jours, acheter des légumes bio ne paraisse suffisant à personne en Australie pour prendre position. Tandis qu'à Copenhague par exemple, ce type de consommation est peut-être le maximum possible de votre activisme environnemental, puisque vous ne serez jamais confronté au spectacle de la destruction du paysage.

Vous venez de Tasmanie, une île très verte au sud de l'Australie, à l'opposé de l'image de la carte postale du bush désertique. Est-ce que votre culture spécifique du paysage a eu une influence tangible dans votre approche des enjeux du développement durable ?

C'est certain. Nous avons récemment réalisé que les espaces que nous dessinons sont imprimés au fond de nos cerveaux : ces lignes et tensions en zigzag, cela mime la manière dont on se promène dans le paysage chez nous. Pour la question précise des ressources, il se trouve que nous avons grandi au début des années 1980, juste au moment où un grand débat national a fait rage à propos d'une belle vallée fluviale en Tasmanie qui devait être submergée pour permettre l'installation d'une énorme centrale à énergie hydraulique. C'est quand même un projet qui proposait une énergie propre, donc il y avait des arguments positifs dans ce projet, mais la population était trop choquée par la disparition programmée par l'homme d'un lieu si particulier, dont l'existence historique dépasse la présence de l'homme mais aussi caractérise l'imaginaire des hommes de cette région. Cela nous a touchés autant que nous étions capables de l'être quand on n'a que douze ans, cette complexité des enjeux environnementaux entre recherche de nouvelles solutions et préservation de la valeur de la nature sauvage. Ces discussions ont tellement de facettes qu'elles ne peuvent se résoudre par du shopping de produits qui portent le label aux cinq étoiles vertes au supermarché pour se donner bonne conscience !

Comment recevez-vous le nouvel appareil réglementaire qui encadre désormais la construction d'une nouvelle table des commandements verts que tout architecte doit suivre ?

La difficulté principale est de sortir des hypocrisies. Malgré notre respect pour la poésie de son œuvre, les cabanes de l'ar-

chitecte Glen Murcutt, icônes parfaites d'une architecture en accord avec la nature, nécessitent des efforts choquants pour acheminer des matériaux et des machines en pleine nature. En termes d'empreinte écologique, ce sont des projets violemment antidurables !

Plus généralement, nous sommes viscéralement opposés aux prix d'architectures durables et de systèmes d'étoiles vertes en Australie qui récompensent des projets qui sont en fait des catastrophes pour leur milieu. Pour démontrer l'ineptie de ces nouvelles normes, nous avons ainsi déposé un projet de maison qui a été certifié du point de vue des cibles environnementales, malgré le fait que nous avons proposé que les murs soient recouverts de plaques d'uranium... Il aurait donc fallu y vivre en combinaison antiradiations ! Nous avons ensuite publié ce projet qui a fait scandale, puisqu'on y voyait une proposition de maison écologique validée, dans laquelle on ne pourrait vivre qu'en combinaison antinucléaire.

En ouvrant une nouvelle agence Terroir au Danemark, vous pouvez désormais comparer les approches normatives.

À notre grande surprise, dans le contexte européen, on retrouve la même fixation obsessionnelle sur les cibles et en particulier le critère de la consommation énergétique, et donc sa quantification. C'est le même manque de reconnaissance de l'empreinte énergétique des bâtiments existants. Ce qui nous paraît d'autant plus étrange qu'à nos yeux l'Europe est « terminée », en comparaison des nouveaux mondes comme l'Australie. Nous nous attendions à une réflexion plus sophistiquée sur l'usage de l'existant. Au contraire, il y a une fixation sur les prouesses technologiques sans relations avec la réalité opérationnelle. Je ne sais même plus combien d'expositions sur l'architecture durable j'ai vues depuis que je suis au Danemark, qui montraient les dernières prouesses technologiques d'architecture de tours géantes au Moyen-Orient !

Vos projets comme le Maitland Bowling Club ou la clinique de Castle Hill désignent une autre dimension de « ressources » qui supposent de redessiner l'existant plutôt que de le remplacer par une nouvelle proposition qui supposerait destruction et reconstruction intégrale.

Ces deux projets sont délibérément « pervers » parce qu'ils utilisent des bâtiments existants qui n'ont presque aucune qualité propre, pour leur déclarer de manière obstinée : « Vous êtes déjà